

Fyodor Loukianov : la stratégie de la Russie face à l'effondrement de l'ordre mondial

Fyodor Lukyanov est président du Conseil de la politique étrangère et de défense, professeur de recherche à la Higher School of Economics, rédacteur en chef de la revue Russia in Global Affairs et directeur de la recherche au Valdai Discussion Club. Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glenndiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> Achetez des produits dérivés : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Offrez-moi un café : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Aujourd'hui, nous recevons Fiodor Loukianov, rédacteur en chef de la revue « Russia in Global Affairs », président du Conseil de politique étrangère et de défense, et professeur de recherche à la Haute École d'économie. Merci donc de revenir dans l'émission.

#Fyodor Lukyanov

Fyodor Loukianov : Merci beaucoup de m'avoir invité. Bonjour, Glenn.

#Glenn

Je voulais vous interroger tous les deux sur la guerre en Ukraine et la guerre en Iran, sur la manière dont le monde apparaît depuis la Russie, mais aussi sur la façon dont la guerre en Iran affecte particulièrement la Russie. Mais je me suis dit qu'il serait bon de commencer par la guerre en Ukraine. Cette guerre a beaucoup changé au cours des quatre ans et demi écoulés, dans la manière dont elle est menée, comme dans le degré d'implication des différents participants. Mais les participants eux-mêmes ont aussi changé au cours de ces quatre ans et demi. Les positions des dirigeants européens et de la Russie se durcissent particulièrement, et la volonté de prendre des risques augmente. Je me demandais simplement : où voyez-vous cette guerre se diriger aujourd'hui ? Parce qu'elle semble s'intensifier.

#Fyodor Lukyanov

Tout d'abord, aujourd'hui, au moment où nous parlons, nous sommes à un jour de l'anniversaire de la soi-disant réunion d'Anchorage, le sommet en Alaska entre Poutine et Trump, le quinze août deux mille vingt-cinq. Cette réunion avait suscité beaucoup d'espoirs, et je dirais même une forme d'

exaltation, quant à la possibilité d'arrêter cette guerre et de parvenir à une solution diplomatique et politique. Un an plus tard, nous constatons que cela a échoué, en substance. Cela n'a rien produit qui ressemble à une fin des hostilités. Plus encore, le résultat de cette tentative a été, en réalité, la conclusion tirée par l'Ukraine et l'Europe, qui soutient désormais l'Ukraine à cent pour cent et fait de facto partie de cette confrontation militaire. La conclusion tirée par ce camp, c'est qu'il fallait escalader.

Pour convaincre la partie américaine, et le président Trump en particulier, que son idée, sa conclusion à l'époque, selon laquelle l'Ukraine était vouée à perdre cette guerre et devait donc faire des compromis le plus vite possible, abandonner le Donbass et satisfaire les exigences minimales de la Russie, était erronée. Il fallait le convaincre que l'Ukraine était capable de résister, et même peut-être de gagner. Et ce que nous avons vu tout au long de cette année, surtout depuis ce printemps, c'est une escalade constante du côté ukrainien, soutenue par les Européens. À ce stade, ils ont donc partiellement réussi. Je veux dire, ils n'ont pas réussi à faire changer d'avis le président Trump, mais au moins à influencer son opinion. Parce que je pense que la position de Trump, à ce stade, c'est : d'accord, s'ils peuvent se battre, qu'ils se battent. Cela ne veut pas dire qu'il a soudainement décidé de soutenir l'Ukraine. Certainement pas.

Il est tout simplement indifférent. Mais s'ils le peuvent, pourquoi pas ? Qu'ils essaient. Et pour revenir à votre question, ce que nous voyons aujourd'hui, c'est une escalade. Une escalade du côté ukrainien, qui a commencé avec l'accroissement de la capacité à mener des frappes à longue portée en profondeur sur le territoire russe. Cette escalade en a entraîné une autre du côté russe. Et nous voyons maintenant que la Russie a mené une frappe qu'elle ne voulait pas mener auparavant : viser massivement les infrastructures critiques en Ukraine. Et bien sûr, la Russie souffre également, parce que, comme je l'ai dit, les capacités de l'Ukraine sont désormais assez fortes. Mais qu'est-ce que cela signifie pour l'évolution de cette guerre ? Je crains que nous soyons aujourd'hui bien plus loin d'une solution politique et de toute forme de cessez-le-feu que nous ne l'étions il y a un an, lorsque l'accord d'Anchorage était en place.

#Glenn

Eh bien, qu'avons-nous entendu au sujet d'Anchorage ? Là encore, nous ne savons pas exactement quel était l'accord, mais il reposait surtout sur une proposition américaine. Le Donbass devait évidemment revenir à la Russie. Mais des rumeurs disaient que, pour Kherson et Zaporijjia, cela pourrait aboutir à un simple gel des lignes de front là où elles se trouvaient. Là encore, tout cela reste flou. Le texte n'a jamais été rendu public. Mais ce sont les Américains qui l'ont proposé, et ce sont aussi eux qui ont fini par s'en détourner. Et maintenant, on voit cette idée selon laquelle, s'ils menaient simplement des frappes en profondeur sur le territoire russe, cela ferait pression sur la société russe, et donc aussi sur le Kremlin. La Russie serait alors plus souple et ferait davantage de concessions. Mais ce qui n'est pas clair pour moi, c'est ce qu'ils veulent que la Russie fasse, au-delà

de cela. S'agit-il simplement d'accepter l'idée d'un cessez-le-feu inconditionnel ? Parce qu'il semble que ce serait inacceptable d'emblée. Alors, selon vous, quelles sont les voies possibles aujourd'hui pour mettre fin à cette guerre par la diplomatie ? Ou bien ces voies sont-elles désormais épuisées ?

#Fyodor Lukyanov

Peut-être pas épuisé. Tôt ou tard, il y aura une forme de voie vers la diplomatie, vers des négociations politiques, puis vers un règlement. Mais, en réalité, si l'on se rappelle cette période d'Anchorage, cette réunion d'Anchorage, je pense que beaucoup d'entre nous, moi y compris, étions trop optimistes. Nous avons oublié que ce genre de conflits ne peut pas se terminer en une seule réunion sérieuse, une seule réunion importante. Souvenez-vous du Vietnam. Souvenez-vous qu'après le moment où l'administration américaine a conclu, a décidé que cette guerre devait prendre fin, les négociations ont duré des années.

Ce n'était pas seulement une question de mois, mais d'années, entre, je ne sais pas, soixante-huit et soixante-treize, soixante-quatorze, voire soixante-quinze. J'espère vivement que ce n'est pas le modèle qui s'appliquera à ce conflit ukrainien. Mais s'attendre à ce que ce type de différends puisse être réglé ainsi, en une seule réunion, c'était absolument irréaliste, bien sûr. Quant à la trajectoire actuelle, je pense que, dans la période immédiate à venir, peut-être le mois prochain, les deux prochains mois, nous ne devons malheureusement nous attendre à rien d'autre qu'à une intensification des combats et à une escalade qui se durcit. Du côté ukrainien, on comprend très clairement qu'ils pourront continuer aussi longtemps qu'ils soutiendront cette guerre en mobilisant les Européens, idéalement les Américains, mais au moins les Européens, contre la Russie.

Et ceci est, de mon point de vue, le fondement, la base de toute la mécanique politique de cette guerre. Et paradoxalement, dans le cas de l'Ukraine, je peux même le comprendre. Je n'ai absolument aucune sympathie pour eux, mais je comprends que cela puisse être rationnel pour Zelensky et toute son équipe. Ce qui me paraît moins rationnel, c'est le comportement des Européens. Car ils ont volontairement fait de l'Ukraine et de la guerre contre la Russie un élément central de toute l'idée de cette Union européenne nouvellement créée, ou en train d'émerger. Il devrait donc s'agir d'une confrontation permanente avec la Russie, fondée sur la capacité de l'Ukraine à se battre et sur les capacités européennes à soutenir ce combat, financièrement et techniquement, peut-être indéfiniment.

Les Européens, bien sûr, ne sont certainement pas désireux de s'engager directement dans cette guerre. Je l'espère. Mais en même temps, quand j'entends certaines déclarations de responsables politiques européens, notamment allemands, je me demande s'ils ne se préparent pas eux aussi à une vraie guerre. Je ne sais pas. Espérons que non, mais plus rien n'est certain. Et l'unité européenne, à mon sens aujourd'hui, repose très largement sur l'existence de cette menace russe. Ce n'est plus une menace générale. Elle est très concrète, et ils essaient de la présenter au public comme une menace imminente : une attaque directe de Poutine contre l'Europe, contre la partie européenne de l'OTAN. Et cela signifie qu'une logique est très répandue : plus longtemps nous

soutenons l'Ukraine, plus longtemps Poutine est occupé par cela et, probablement, ne nous attaquera pas.

En fin de compte, nous sommes dans une situation où ni Kyiv ni les capitales européennes, Bruxelles en particulier, ne sont intéressées par autre chose que la poursuite d'une guerre longue. Et cela, bien sûr, ne fait aucun doute, crée des problèmes croissants pour la Russie. Ce serait stupide de nier que la Russie ne souhaite pas poursuivre cette guerre. Mais aucune voie n'est proposée pour tenter de négocier sérieusement. Car, quoi que disent aujourd'hui les responsables politiques européens, certains d'entre eux, comme le président finlandais ou d'autres responsables de pays qui ne sont pas les plus grands d'Europe, commencent au moins à évoquer l'idée qu'il faudrait probablement négocier avec la Russie. Mais là encore, quelles négociations ? Ils entendent par là que la Russie devrait engager des discussions diplomatiques avec les Européens. À propos de quoi ? De la manière dont la Russie va capituler. Mais malheureusement, c'est inacceptable.

#Glenn

Ce qui est intéressant, c'est qu'on ne parle pas de paix, seulement de vaincre la Russie. Je trouve ça intéressant, surtout venant des Allemands. Mais encore une fois, ce que vous dites, c'est aussi ce que j'entends de sources américaines : les dirigeants européens sont devenus le principal obstacle à tout règlement. Parce que, eh bien, non seulement ils ont boycotté la diplomatie ces quatre dernières années et demie, mais la seule voie vers la paix qu'ils envisagent, c'est un cessez-le-feu inconditionnel. Et ils disent assez ouvertement qu'ils l'utiliseraient pour reconstituer les troupes ukrainiennes, et éventuellement envoyer les leurs comme soldats de maintien de la paix.

Ils ne veulent pas écarter l'élargissement de l'OTAN, ce qui signifie qu'il n'y a aucune base pour la paix. Et oui, des sources américaines soulignent aussi que les Européens alimentent les exigences maximalistes de Zelensky. Et puis, oui, leurs commentaires sur ce qui s'est passé quand Trump a ouvert la voie diplomatique avec les Russes... Il y a eu, en substance, une panique. Ils ont tous pris l'avion pour Washington et ont essayé de le convaincre que la seule paix qui puisse fonctionner, c'est un cessez-le-feu. Et, vous savez, on ne peut faire confiance à rien de ce que disent les Russes. Et voyons, essayons d'abord de bombarder un peu les Russes, de faire pression sur eux pour obtenir un meilleur accord. Donc, en substance, que Trump fasse ce que Biden a fait. Mais il est difficile de comprendre cette position des Européens.

Est-ce simplement que l'unité est devenue entièrement dépendante d'une menace russe, ou est-ce la réticence à repenser l'architecture de sécurité européenne ? Ou comment expliquez-vous cela ? Parce que je suis d'accord avec ce que vous avez dit. C'est un peu déroutant. Je peux comprendre la position russe. Ils voient cela comme une menace existentielle. Je pense que les Ukrainiens aussi y voient, à juste titre, une menace existentielle. Mais pour les Européens, je ne comprends pas vraiment cet aspect-là. Je veux dire, les Américains veulent soit transférer la guerre aux Européens,

soit y mettre fin pour pouvoir se concentrer ailleurs. Cela a aussi du sens. Mais la position européenne, j'ai du mal à la comprendre. Est-ce seulement cet aspect-là : ils ont besoin des Russes pour préserver leur unité ?

#Fyodor Lukyanov

Vous savez, bien sûr, je ne sais pas vraiment, parce qu'en tant que personne interdite d'entrée dans l'Union européenne, je ne peux pas ressentir l'atmosphère qui y règne. Mais, vu de l'extérieur, je dirais qu'il y a deux raisons. L'une d'elles, dont nous avons déjà parlé, c'est cette nécessité d'avoir quelque chose qui unifie. Et, dans une certaine mesure, les Européens essaient de reconstituer le modèle de la guerre froide, lorsque la menace soviétique, qui était réelle, a donné une impulsion très forte à l'intégration européenne. Et je pense que Staline, ainsi que les autres dirigeants soviétiques qui lui ont succédé, devraient recevoir quelque chose comme le prix Charlemagne, pour leur contribution à l'unité européenne, et ainsi de suite. Aujourd'hui, je pense donc que les Européens essaient de trouver quelque chose de cet ordre-là. La différence, c'est que l'Union soviétique faisait partie de la confrontation mondiale, et que l'Europe était un élément central de cette confrontation.

À cet égard, je ne crois pas que l'Union soviétique ait jamais vraiment voulu envahir l'Europe — l'Europe occidentale, bien sûr. Mais, au moins d'un point de vue stratégique, il était raisonnable de penser qu'une forme de guerre, qui aurait dévasté l'Europe, pouvait avoir lieu entre l'Union soviétique et les États-Unis sur le sol européen. Alors qu'aujourd'hui, bien sûr, tout le raisonnement autour de la menace russe est très controversé. D'un côté, la Russie est présentée comme une puissance extrêmement faible, en déclin, incapable de vaincre l'Ukraine — même l'Ukraine. Et en même temps, la Russie serait une terrible menace, qui envahirait l'Europe immédiatement après l'Ukraine, ou peut-être même pendant la guerre en Ukraine. C'est donc vraiment absolument absurde.

Mais enfin, d'accord, ça, c'est la raison interne. La raison externe, dont je dirais qu'elle existe, est un peu plus compliquée. Si l'on regarde la configuration internationale aujourd'hui, et surtout dans les années à venir, on peut supposer que le rôle de l'Europe va décliner. Objectivement. Il ne s'agit pas d'aimer ou de ne pas aimer cela, c'est objectif. La situation générale, la situation internationale, évolue vers quelque chose de complètement différent de ce qu'elle était au XXe siècle, ou au début du XXIe siècle, quand l'Europe jouait un rôle important sur la scène internationale, sur le plan géopolitique, et avant tout économique, et ainsi de suite. Et, en réalité, il n'y a aucun moyen évident, aucune voie évidente, qui permettrait à l'Europe d'inverser cette tendance.

Donc, le seul sujet sur lequel les Européens peuvent afficher, ou du moins feindre, un grand rôle international, c'est la confrontation avec la Russie. Une confrontation avec la Russie qui est alimentée par le conflit ukrainien. Et si le calcul est celui-là, je peux le comprendre. Cyniquement, peut-être, oui. Je pense que cela refléterait tout particulièrement l'approche possible du Royaume-Uni. Car, surtout après l'effondrement de l'Empire britannique, quand le Royaume-Uni est devenu la « petite Angleterre », comme on se souvient de ce syndrome des années soixante et soixante-dix, ils

ont réussi à chercher et à trouver des moyens d'imiter un rôle international, avec les Européens, avec les Américains, avec l'ancien empire, et ainsi de suite. Ils sont très habiles à cela. Et maintenant, je pense que les Européens dans leur ensemble cherchent, en fait, à reproduire ces tactiques britanniques.

Qu'ils réussissent ou non, j'en doute, pour une seule raison. Quoi que fassent les Européens, les responsables politiques européens pourraient peut-être réussir — j'en doute — à convaincre leur propre opinion publique de la terrible menace russe. Mais à l'échelle mondiale, sur la scène internationale, en général, cela ne représente rien. Je veux dire, le conflit ukrainien et la confrontation avec la Russie, entre l'Europe et la Russie, ce n'est pas quelque chose qui intéresse réellement la grande majorité des gens dans le monde. Ils y voient un autre conflit étrange entre ces anciennes puissances coloniales blanches. Très bien, qu'ils fassent ce qu'ils veulent. Ce n'est pas un jeu mondial. Ce n'est pas un grand jeu. C'est en réalité très largement un jeu local. Alors que les Européens pensent pouvoir, grâce à cela, revenir à une position centrale dans les affaires internationales, ils n'y parviendront pas. C'est impossible.

#Glenn

Eh bien, l'idée de revenir à la guerre froide comme à une sorte d'âge d'or, ou presque, pour l'Occident politique en termes d'unité... Comme vous l'avez dit, il y a toutefois deux problèmes. D'abord, la répartition du pouvoir a changé. Premièrement, l'Union soviétique n'existe plus, et elle ne représente pas le même type de menace que la Fédération de Russie. Mais deuxièmement, dans ce monde multipolaire, les Russes ne sont pas les seuls à se tourner vers l'Est : les Américains le font aussi. Je pense que c'est la première fois dans l'histoire des États-Unis que l'Europe n'est pas en tête des priorités parmi leurs partenaires étrangers. Il sera donc difficile de convaincre les Américains de consacrer leurs ressources, alors qu'ils sont en déclin relatif. Ils doivent se concentrer sur l'Asie de l'Est et l'hémisphère occidental.

Je voulais toutefois vous demander quel est votre ressenti, à Moscou, concernant un durcissement de la position russe. Car, au cours des quatre dernières années et demie, nous avons vu l'implication de l'OTAN se renforcer. Les Européens, en particulier, sont plus ouverts à ce sujet. Mais, bien sûr, les Américains restent eux aussi très impliqués. On a le sentiment que la dissuasion russe s'est affaiblie. Et l'on a parfois l'impression qu'à Moscou, ils en sont arrivés à la conclusion que la retenue est désormais dangereuse, qu'elle revient, si vous voulez, à une dangereuse politique d'apaisement envers l'OTAN, étant donné qu'ils ne craignent plus la Russie comme auparavant. La dissuasion a disparu. Donc, il serait temps de durcir la position face aux pays de l'OTAN, surtout les Européens. Est-ce que vous percevez ce type de réflexion ? Ou est-ce que cela se manifeste au-delà de la rhétorique ? Voyez-vous des changements dans les actes ?

#Fyodor Lukyanov

Oui, vous avez raison. Pour être très franc, si l'on imaginait que la guerre s'arrête maintenant, et que le gel du conflit se fasse selon la configuration actuelle, à la fois sur le champ de bataille et sur le plan géopolitique en Europe au sens large, ce serait un échec pour la Russie. Car ce n'est un secret pour personne : par rapport à la situation de, disons, deux mille vingt et un, le paysage stratégique européen a considérablement changé, et pas en faveur de la Russie. C'est évident. L'OTAN a été revigorée, de nouveaux États membres l'ont rejointe, et ainsi de suite. L'Ukraine est devenue, de facto, partie intégrante de l'OTAN. Donc, en pratique, elle n'a plus vraiment besoin de cette adhésion formelle. Je pense que les gens à Moscou sont réalistes à ce sujet. Symboliquement, c'est important, mais concrètement, ce ne l'est plus. Nous sommes donc au milieu d'un profond remaniement de l'ensemble de la situation sécuritaire européenne.

Je dirais même la situation sécuritaire eurasiatique. Nous ne devrions plus faire de distinction entre l'Europe et le reste de l'Eurasie, parce qu'au bout du compte, les conflits que nous voyons aujourd'hui, que ce soit en Ukraine, autour de l'Iran, ou, théoriquement, hypothétiquement, en Asie de l'Est autour de Taïwan — ou je ne sais quel conflit pourrait y éclater. Bien sûr, chacun de ces foyers est très différent. Ils ont leur propre genèse, leur propre histoire, leurs propres raisons, et ainsi de suite. Mais au bout du compte, cela n'a pas d'importance parce que, d'une certaine manière, les acteurs sont les mêmes. Si l'on considère que les acteurs sont l'Occident, qui cherche à revitaliser, à restaurer sa domination dans le monde, et le reste, qui comprend l'Iran, la Russie et la Chine, de manière très différente. On ne peut pas comparer la Russie et la Chine, la Chine et l'Iran, la Russie et l'Iran, ni beaucoup d'autres pays.

Mais pour replacer cela dans un cadre plus global, je déteste cette expression, mais il y a quelque chose de vrai dans ce que certains disent à propos de la Troisième Guerre mondiale, qui se déroule autrement. Ce n'est donc pas un affrontement frontal entre les plus grandes puissances, comme au XXe siècle, mais autre chose. Mais c'est aussi une guerre mondiale, une nouvelle guerre mondiale. Et cela signifie, pour revenir à votre question, que si l'on regarde les choses sous cet angle, alors la décision de lancer l'opération militaire spéciale il y a quatre ans et demi peut être perçue différemment de ce qu'elle semblait au début. Parce qu'au début, beaucoup de gens, moi y compris, doutaient qu'elle soit nécessaire ou non, qu'elle soit à ce point imminente, qu'on aurait peut-être pu faire autrement, et ainsi de suite.

Et je continue de penser que beaucoup de choses qui se sont produites à cette époque devraient être étudiées attentivement par la suite, afin de ne pas répéter les erreurs commises par toutes les parties, y compris la partie russe. Mais cela étant dit, aujourd'hui, comme nous le voyons, cela fait partie d'un grand remaniement mondial, mené par des moyens très violents, sans aucune règle du jeu. Et, de ce point de vue, la tâche de la Russie est, pour ainsi dire, de renforcer sa position par tous les moyens possibles dont elle dispose. Il ne s'agit pas de vaincre l'Ukraine, ni même de vaincre l'Europe. Il s'agit du positionnement futur de la Russie sur la scène internationale. Quant à savoir si nous réussirons ou non, je ne peux pas encore répondre. Malheureusement, c'est une lutte très, très longue et très, très difficile. Mais aujourd'hui, alors qu'au départ j'étais sceptique, je vois désormais

beaucoup plus de sens dans ce qui a commencé en deux mille vingt-deux. Et je pense que maintenant...

#Fyodor Lukyanov

Nous pouvons être mécontents de la manière dont la situation en Europe a évolué. Mais nous ne devons pas regarder cela uniquement à travers le prisme européen. C'est un élément d'un très, très vaste bouleversement international. Et l'ensemble de ce bouleversement, pas seulement sa dimension européenne, aura un impact sur les intérêts russes. Et la Russie doit démontrer, avant tout, sa résilience ; ensuite, sa force.

#Glenn

Eh bien, si, il y a quelques années, vous aviez voulu expliquer comment une guerre mondiale commencerait, vous auriez probablement regardé la répartition des puissances. Et si vous constatez que ce qui définit notre époque, c'est le déclin de l'hégémonie américaine, vous vous attendez alors au conflit le plus prévisible : les États-Unis cherchent à préserver leur position hégémonique en repoussant les puissances rivales. Cela veut dire une guerre économique contre la Chine, une guerre par procuration contre la Russie, et une guerre directe contre l'Iran. Eh bien, on voit un peu tout cela. Et puis, on voit certaines de ces guerres commencer à se rejoindre. Pendant un court moment, on a eu l'impression que Zelensky pourrait chercher à fusionner la guerre en Ukraine avec la guerre contre l'Iran.

Nous voyons l'OTAN impliquée dans des attaques contre des infrastructures civiles en Russie. La liberté de navigation est en train de disparaître. Nous voyons des Nord-Coréens combattre en Europe. Tout récemment encore, Poutine était au Japon parce que le Japon s'en mêle, alors il se rend dans les îles Kouriles du Sud, et les Japonais sont mécontents. Et bien sûr, avec la guerre en Iran, presque tous les pays du Moyen-Orient sont désormais impliqués d'une manière ou d'une autre. Cela ressemble donc bien à une guerre mondiale. Si vous imaginez comment elle commencerait, comment elle se déroulerait, on a l'impression que cela suit plus ou moins le scénario. C'est donc, bien sûr, une source d'inquiétude.

Mais je voulais tout de même aborder brièvement l'Iran pour finir. Cette guerre en Iran a évidemment détourné une grande partie de l'attention américaine et des moyens militaires, non seulement de l'Europe, mais aussi de l'Asie de l'Est, vers le Moyen-Orient. Mais au lieu d'être employés contre la Russie, ils le sont contre l'Iran. Cela a donc un effet. Je mettrais cela dans la colonne des avantages pour la Russie. Cela dit, vous savez, il ne faut pas non plus trop simplifier. Et je me demandais comment vous voyez les conséquences de cette guerre en Iran pour la Russie, en particulier à long terme. Parce que, vous savez, une fois que ce sera terminé, le monde ne sera plus le même.

#Fyodor Lukyanov

Tout d'abord, au-delà de l'impact immédiat que vous avez mentionné — le fait que les États-Unis soient très absorbés par ce conflit et aient commencé à calculer ce qu'ils peuvent donner aux Ukrainiens, aux Européens... enfin, pas donner, vendre... et à d'autres pays, pour voir s'ils ont suffisamment de munitions, et ainsi de suite — c'est évident. C'est l'impact immédiat. Mais je dirais que c'est surtout une question de court terme. J'ai confiance dans le complexe militaro-industriel américain. Ils feront de gros efforts pour rattraper leur retard. Ils vont simplement utiliser cela pour obtenir plus de travail, plus d'argent, et ainsi de suite. À long terme, c'est une question intéressante, parce que l'Iran est un partenaire très proche de la Russie. Mais je ne dirais pas que c'est un allié, car l'Iran a une manière très particulière de mener sa politique étrangère, avec des intérêts très concrets qui ne sont pas nécessairement les mêmes que les intérêts russes. Ou alors, ils se situent simplement à des niveaux différents, dans des domaines différents.

Je suppose que la principale leçon à tirer de l'Iran, c'est qu'un pays très largement plus faible que son adversaire, que son agresseur, peut résister efficacement et infliger des dégâts considérables s'il est déterminé à répondre immédiatement et inévitablement. On voit donc que, quoi que dise Trump — et il a dit tant de choses depuis le premier jour de cette guerre, il a proclamé la victoire je ne sais combien de fois, peut-être cinquante ou quelque chose comme ça — il ne parvient toujours pas à obtenir ce qu'il veut. Et l'Iran, qui, en réalité, n'est absolument pas de taille, en termes de capacités militaires, face aux États-Unis et à Israël réunis... ils ne peuvent rien faire contre l'Iran, du moins pour l'instant. Je pense que l'Iran subira malgré tout d'énormes problèmes et d'énormes dégâts. Mais à ce stade, c'est une guerre de survie. Ils la mènent, et jusqu'ici, ils la gagnent.

Et bien sûr, pour toute grande puissance, y compris la Russie d'ailleurs, c'est une leçon à retenir : on ne peut pas espérer une victoire facile, ni même une victoire difficile mais purement militaire, contre un pays, une puissance, qui est par nature bien plus petite que vous. Peut-être encore davantage dans le monde contemporain, avec toutes ces nouvelles formes de guerre très complexes. Elles favorisent les petits États, malgré l'écart et le déséquilibre des forces militaires. Les Américains finiront-ils par réussir ou non ? Je ne sais pas. Mais le prix politique payé par Trump est énorme, au regard de la façon dont cette non-victoire a catalysé la volonté d'autres pays de se préparer à ce type de pression et de résister avec la même efficacité que l'Iran. Je pense que c'est très important. C'est quelque chose qui aura un impact plus grand dans les années à venir.

Ce n'est pas la question de savoir comment le formuler. La guerre en Iran a montré que vous n'êtes absolument pas condamné à échouer si vous êtes attaqué par un ennemi bien plus puissant. Et je pense que c'est une leçon très importante. Alors, concrètement, qu'est-ce que cela signifie pour la Russie ? Je pense que si l'Iran survit et continue de se renforcer comme acteur géopolitique au Moyen-Orient, la Russie pourra utiliser ses liens privilégiés avec l'Iran pour regagner une partie de son influence dans la région. Une influence que la Russie a, bien sûr, partiellement perdue pendant la guerre en Ukraine, parce qu'elle s'est concentrée sur un autre sujet. Et concernant le soutien que

la Russie a apporté à l'Iran : je pense que les Iraniens ne sont pas des partenaires faciles, mais ils se souviennent des bonnes choses qui ont été faites pour eux. Et ils se souviennent aussi très bien des mauvaises.

#Glenn

Ça semble assez juste. Eh bien, comme on le voit, j'imagine, l'ancien système est en train de disparaître. C'est-à-dire l'ordre hégémonique, qui s'est ensuite manifesté par l'élargissement de l'OTAN. Vous savez, cela est en train d'être rééquilibré. On voit les États-Unis être contrebalancés au Moyen-Orient. Mais à mesure que la répartition du pouvoir évolue, on pourrait espérer que certaines règles demeurent, même si les institutions doivent changer. Or, comme vous l'avez suggéré tout à l'heure, il semble que rien ne soit préservé. Les règles, les institutions dont, au fond, tout le monde a bénéficié... on a l'impression que tout est en train de partir en fumée.

C'est-à-dire le droit international, la liberté de navigation, le fait de ne pas s'emparer d'actifs souverains, les règles informelles des guerres par procuration, tout simplement les bases de la diplomatie. Tout cela est en train de disparaître. Et parfois, je pense à Friedrich Nietzsche, parce qu'il soulignait toujours que le changement — ou la création de quelque chose de nouveau — exige toujours d'abord que l'ancien meure. Mais si l'ancien meurt et que rien ne le remplace, on se retrouve essentiellement dans l'anarchie. Et c'est un peu vers cela que nous semblons dériver aujourd'hui. Mais voyez-vous ce qui pourrait remplacer ce qui est en train de se perdre ?

Je veux dire, si l'on regarde par exemple du côté de l'Europe : depuis la fin de la guerre froide, et surtout après la dissolution de l'Union soviétique, les Russes poussaient fortement en faveur d'une architecture de sécurité européenne commune, d'abord avec l'OSCE. Ensuite, Eltsine puis Poutine ont suggéré que la Russie pourrait rejoindre l'OTAN. En deux mille huit, il y a eu une proposition d'architecture de sécurité paneuropéenne. Plus tard, Poutine a proposé une Union européenne-Russie. Et bon, tous ces objectifs d'une maison européenne commune, si vous voulez, sont désormais plus ou moins tombés à l'eau. Alors, voyez-vous un cadre institutionnel, ou quelque chose qui pourrait, disons, réorganiser le monde, alors que tout est en train de s'effondrer aujourd'hui ? C'est une question très vague, et j'en ai conscience.

#Fyodor Lukyanov

Vous savez, j'en ai bien peur. Je ne le vois pas. En ce qui concerne l'Europe, nous devrions probablement, en tant que chercheurs, en tant que commentateurs, consacrer beaucoup de temps et d'efforts à étudier ce qui s'est passé après la fin de la guerre froide, à comprendre de manière analytique pourquoi cela a échoué. Car malheureusement, à ce stade, nous sommes tous très émotionnels, des deux côtés, à propos de cette période. Et tôt ou tard, il faudra prendre le temps d'étudier avec soin ce qui s'est passé. Mais quelle que soit la conclusion de ces études, je ne pense

pas que cette période puisse servir de modèle pour quoi que ce soit à l'avenir. Car ce fut un moment tout à fait unique dans l'Histoire. Et ce moment ne reviendra jamais. C'est terminé. Dans quelle mesure pouvons-nous espérer voir émerger un nouveau cadre ?

En Europe, probablement pas. Parce qu'à ce stade, on ne peut que constater que la haine et le climat de confrontation entre la Russie et le reste de l'Europe sont énormes. Et je ne vois tout simplement pas sur quelle base pourrait émerger quoi que ce soit qui servirait de modèle à un nouvel accord ou à un nouveau cadre. Nous savons, par l'histoire, que les ordres européens émergent après de grandes guerres. Sinon, essayer n'a absolument aucun sens. Personne ne respectera les règles. Et si nous aurons besoin d'une grande guerre à nouveau, je l'espère non. Tout simplement pour une raison : le cadre européen est, en réalité, bien moins important qu'il ne l'était dans l'histoire, parce que l'Europe elle-même est bien moins importante qu'elle ne l'était dans l'histoire. Et la nouvelle configuration devrait émerger à l'échelle mondiale, pas à l'échelle locale.

La question de savoir si cela peut émerger à l'échelle mondiale, tôt ou tard... probablement oui. Mais plutôt tôt que tard. Et ce que nous voyons aujourd'hui... J'ai lu hier, je crois que c'était dans le Financial Times, l'interview de M. Grossi, qui veut devenir le prochain secrétaire général des Nations unies. Et il a dit directement que les Nations unies sont en train de mourir lentement. Et je pense que, malheureusement, il a raison. Parce que, pendant toutes les années qui ont précédé ce moment, depuis la fin de la guerre froide et le début du XXI^e siècle, cela fait assez longtemps que nous disons qu'il faut modifier certaines procédures, certaines formes au sein de l'ONU, pour la rendre à nouveau efficace. Préserver l'idée, préserver la Charte, puis changer certaines procédures pour retrouver de l'efficacité.

J'ai bien peur que l'état d'esprit évolue lentement vers autre chose. Il ne s'agit pas de procédures. Il s'agit de l'essentiel. L'essence même de la Charte des Nations unies, l'idée des Nations unies, est peut-être déjà dépassée. C'est terrible à dire. Je ne suis pas heureux de le dire, mais j'ai peur que nous en soyons déjà là. C'est le début de la prise de conscience que toutes les institutions, y compris l'ONU, ne peuvent pas être considérées comme le cadre du prochain ordre mondial ou des prochaines institutions mondiales. Je ne sais pas si, ni quand, nous arriverons à cette nouvelle configuration, dans laquelle l'Union européenne pourrait être préservée, mais transformée, non pas formellement, mais dans son essence. Franchement, à mon âge — j'ai presque soixante ans — je ne m'attends pas à voir cela au cours de ma vie professionnelle active.

#Glenn

J'allais dire que c'était une façon déprimante de terminer. Désolé. Désolé.

#Fyodor Lukyanov

J'espère me tromper complètement.

#Glenn

Oui, espérons-le. Mais je pense que vous avez raison. Comme vous le disiez, il est difficile d'imaginer un tel changement de l'ordre mondial, en partant d'un système hégémonique. Pas même vers un système multipolaire, mais vers quelque chose que nous n'avons jamais vraiment connu auparavant : un monde multipolaire à l'échelle mondiale, où la puissance dominante sera probablement la Chine, qui n'est même pas un pays occidental. Je veux dire, nous n'avons jamais vraiment vu ça auparavant : l'idée que les responsables politiques puissent s'adapter à un ordre aussi nouveau et l'institutionnaliser sans grande guerre. Il existe peu de précédents historiques. D'habitude, il faut une grande guerre avant que les pays soient prêts à s'asseoir et à faire des choix douloureux... enfin, pas forcément douloureux, mais à réorganiser le monde. Je ne vois pas ça se produire. En tout cas, quand on n'arrive même pas à se téléphoner et à se parler, la situation paraît très sombre. Oui. Enfin bref, merci beaucoup. Je sais que vous êtes en vacances, donc désolé de vous déranger, mais je vous remercie d'avoir pris le temps.

#Fyodor Lukyanov

Merci beaucoup, Glenn. Au revoir.